

Le choix de polluer

Par Gwenaëlle Le Goullon

Dans une synthèse inédite d'histoire mondiale, François Jarrige et Thomas Le Roux explorent les sources politiques et scientifiques des pollutions et montrent que leur mondialisation à l'âge industriel n'avait rien d'inéluctable.

Recensé : F. Jarrige et T. Le Roux, *La contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Le Seuil, L'Univers historique, octobre 2017, 475 p.

L'ouvrage consacré par François Jarrige et Thomas Le Roux à « *La contamination du monde* » est une synthèse sans précédent sur l'histoire des pollutions dans le monde. Leur étude porte pour l'essentiel sur la période allant du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1970. Ce livre paraît en effet alors qu'il n'existe pas encore de manuel universitaire d'histoire environnementale et que la bibliographie concernant ce sujet est pléthorique et difficile d'accès pour les non-initiés.

François Jarrige est maître de conférences à l'Université de Bourgogne et Thomas Le Roux est chargé de recherches au CNRS. Tous deux participent à l'essor récent de l'histoire environnementale en France¹. Ce champ historiographique explore les différentes facettes de « l'histoire des relations entre sociétés humaines et le reste de la nature, de laquelle elles dépendent »². François Jarrige a surtout abordé les enjeux environnementaux à travers l'histoire sociale contemporaine ; Thomas le Roux a travaillé sur les nuisances et les risques industriels au début de la première révolution industrielle, à la charnière entre époque moderne et époque contemporaine³. L'ouvrage qu'ils viennent de consacrer à « la contamination du monde » montre

¹ Voir Grégory Quenet, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?* Seyssel, Champ Vallon, 2014.

² John Mc Neill, *Quelque chose de neuf sous le soleil. Une histoire environnementale du XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2010, p. 347. John Mc Neill est une des grandes figures de la deuxième génération de l'histoire environnementale étatsunienne. Cette citation est tirée de la traduction d'un ouvrage de référence paru en 2000.

³ Voir notamment F. Jarrige, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014, et T. Le Roux, *Les Paris de l'industrie. Paris au risque de l'industrie (1750-1820)*, Paris, Créaphis, 2013.

de manière édifiante que la mondialisation des pollutions à l'âge industriel n'avait rien d'un processus inéluctable.

Le pari d'une histoire mondiale des pollutions

L'ouvrage qu'ils publient aujourd'hui ensemble est une synthèse des cours qu'ils ont donné pendant plusieurs années à l'EHESS, à l'Université de Bourgogne et à Oxford. On y retrouve également les résultats obtenus dans le cadre de leurs travaux de recherche, en particulier la localisation et l'encadrement des établissements polluants à Paris à l'aube de la première révolution industrielle et les réactions du monde du travail et des militants du mouvement ouvrier confrontés aux innovations technologiques au XIXe siècle.

Mais l'ouvrage ne se limite pas au cas français. Il s'agit d'une histoire véritablement mondiale des pollutions et de leurs régulations ; ce livre parcourt tous les continents. Le choix de cette échelle participe du mouvement historiographique de la « global history »⁴ et des diverses « histoires mondiales »⁵. Ces histoires mondiales ou globales visent à replacer les objets d'étude historiques dans une perspective planétaire, soit en étudiant des phénomènes d'échelle mondiale, comme le réchauffement climatique ou la mondialisation des échanges, soit en montrant les liens entre les dynamiques historiques d'échelle mondiale ou régionale et les phénomènes historiques locaux.

On retrouve ces deux dimensions cette « histoire des pollutions à l'âge industriel ». Elle montre le passage de nuisances locales et circonscrites, mais qui pouvaient déjà se diffuser sur plusieurs centaines de kilomètres (chapitres 1 et 2), à une « contamination » généralisée du globe au cours des XIXe et XXe siècles. D'une part les sources de pollution se sont multipliées au point de couvrir désormais l'ensemble de la planète ; d'autre part leur impact ne concerne plus seulement l'environnement local ou régional, mais aussi l'environnement mondial : le climat, la qualité de l'air et des ressources hydriques, la disparition d'espèces, les enjeux de santé publique. La présentation de cette histoire des pollutions contemporaines à l'échelle globale est édifiante et éclairante pour les citoyen.n.e.s comme pour les chercheurs et chercheuses. De même, le récit chronologique, cohérent avec la problématique générale de l'ouvrage, facilite la lecture d'un propos parfois technique et ardu.

⁴ Marguerite Martin et al., « À l'épreuve de la World History », *Hypothèses* 2014/1 (17), p. 77-85. Ces histoires mondiales ou globales visent à replacer les objets d'étude historiques dans une perspective planétaire, soit en étudiant des phénomènes d'échelle mondiale, comme le réchauffement climatique ou la mondialisation des échanges, soit en montrant les liens entre les dynamiques historiques d'échelle mondiale ou régionale et les phénomènes historiques locaux.

⁵ Voir notamment Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XVIe siècle*, Paris, Fayard, 2009 ; Sylvain Venayre et Pierre Singaravelou, *Histoire du monde au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2017.

En revanche le format retenu pour l'ouvrage (473 pages tout compris) ne permet pas d'entrer dans le détail des études de cas locales. Les nombreux et divers exemples qui parcourent l'ouvrage y sont toujours évoqués très brièvement. Peu de définitions et de cartes permettent de s'approprier facilement les propos parfois pointus du livre. De même le choix de faire une présentation presque exhaustive des pollutions de l'âge industriel ne permet pas de montrer pleinement les spécificités de chacune d'entre elles. Les pollutions qui sont liées aux nouveaux régimes énergétiques sont différentes de celles qui sont liées à la croissance et aux mutations des transports, aux révolutions agricoles, ou encore à la présence de nouveaux matériaux dans les produits de consommation de masse. Mais l'objectif du livre est aussi, précisément, d'inciter les lecteurs et les lectrices à lire des ouvrages d'histoire environnementale, à faire de celle-ci un champ historiographique aussi populaire que d'autres champs beaucoup plus anciens et visibles comme l'histoire politique, militaire, religieuse, etc.

C'est pourquoi le livre de François Jarrige et de Thomas Le Roux se situe à mi-chemin entre le manuel destiné aux étudiant.e.s du supérieur et l'ouvrage de vulgarisation de haut-niveau destiné à un public intermédiaire. L'ouvrage dispose d'illustrations belles et variées, en particulier les documents iconographiques qui sont regroupés dans un cahier central. Mais ces documents ont une vocation plus illustrative qu'explicative. De même, le livre ne contient pas de bibliographie. En revanche, on retrouve les impressionnantes références bibliographiques des auteurs dans les notes de bas de page, qui sont regroupées à la fin du livre et qui occupent près de cent pages.

Un nouveau régime environnemental

L'ouvrage se divise en trois parties chronologiques. La première partie est consacrée à la période médiévale et, plus encore, aux temps modernes. Elle permet de comprendre le basculement d'un « Ancien Régime des pollutions » (p. 27) à une « nouvelle alchimie polluante » (p. 51). Ce changement dans l'échelle des pollutions ainsi que dans les technologies qui en sont la source s'accompagne d'un changement de régime économique, politique et juridique. Les conflits de voisinage ou d'usage engendrés par les activités polluantes sont toujours arbitrés en fonction de l'intérêt général, mais celui-ci est redéfini. La protection de la santé et du droit de jouir pleinement de son habitation passe au second plan, derrière l'enrichissement national et le respect de la propriété privée des grands industriels. Le décret de 1810, véritable « loi pour protéger les pollueurs » (p. 93), est tout à fait emblématique de ce basculement. Il permet l'installation d'usines dangereuses et toxiques à proximité immédiate des habitations des citadins, comme l'usine à gaz installée à Paris en 1817. Les scientifiques, au premier rang desquels les chimistes, ont joué un rôle éminent dans cette évolution juridique et politique, « en redéfinissant le sain et le malsain, et la frontière entre l'inconfort et l'insalubrité » (p. 102).

La deuxième partie développe plus particulièrement le rôle de ces scientifiques au cours du XIX^e siècle (1830-1914). Ayant accaparé le rôle d'experts, ils produisirent des recherches aboutissant à une « naturalisation des pollutions » (p. 106). Ces travaux tendaient à les présenter comme inhérentes à l'industrialisation, elle-même imposée comme un « progrès » évidemment désirable et bénéfique malgré des contestations et des discussions de plus en plus vives. Ce fut ainsi le cas de la céruse, carbonate de plomb abondamment employé dans de nombreux secteurs industriels et dont la production augmente de façon exponentielle au XIX^e en Europe occidentale et en Amérique du Nord. La dangerosité de ce produit était parfaitement connue, comme en témoignent les alertes régulièrement lancées par les hôpitaux de Paris à ce sujet. Pour toute réponse, les médecins du Conseil de salubrité de Paris éludèrent la question de la dangerosité du plomb et mirent en avant la nécessité de préserver la marche de la science, les progrès de l'industrie française dans un contexte concurrentiel et l'enrichissement conséquent du Trésor public (p. 137-141). Nombre de savants et d'économistes essayèrent également de trouver des solutions techniques pour limiter les pollutions ou leur nocivité. Ainsi la soude artificielle, que l'on commence à produire en France dans les années 1800, déversait des quantités d'acide chlorhydrique dans l'atmosphère. Ces vapeurs acides détruisirent les récoltes sur plusieurs kilomètres autour de Marseille et de Paris. C'est l'élaboration d'un procédé de condensation de cet acide, en 1830, qui mit fin à cette pollution. Cet acide condensé n'était pas perdu, mais utilisé dans d'autres industries, ce qui permit de démontrer le cercle vertueux du progrès industriel. Les États-nations et les autorités locales s'appuyèrent sur ces études pour étayer leurs politiques de soutien aux industries polluantes, tout en essayant de limiter leurs effets délétères. C'était exactement la ligne que suivaient les Conseils de salubrité en France, chargés de surveiller, d'améliorer et de défendre les établissements industriels jugés dangereux pour les travailleurs et les riverains (p. 139). Cette ambivalence traversait également les sociétés civiles. Ces ambiguïtés expliquent en partie que les législations et le travail de la justice demeuraient inefficaces et largement contournés par les industriels.

L'intensification des pollutions et des réglementations au XX^e siècle

La troisième partie montre que le XX^e siècle fut à la fois marqué par cette législation héritée du siècle précédent et par une augmentation exponentielle des pollutions « sous l'effet des guerres, de la mondialisation et de la multiplication des industries » (p. 202). Elle s'ouvre sur la Première Guerre mondiale, qui accéléra considérablement l'industrialisation et l'intoxication du monde, et se termine en 1973, au moment de la fin des Trente Glorieuses⁶.

⁶ Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la Révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Fayard, 1979.

Cette période de forte croissance fut récemment qualifiée de « Trente Pollueuses »⁷ par des spécialistes de l'histoire environnementale, en référence à l'ampleur des intoxications qu'elle engendra à l'échelle mondiale. Les guerres et les énergies fossiles jouent également un rôle de premier plan dans la mondialisation et l'accroissement des ravages industriels au XXe siècle.

Malgré l'émergence de réglementations à l'échelle internationale, voire mondiale, les régulations destinées à limiter les pollutions se révélèrent assez inefficaces. La société civile n'est pas restée pas sans réagir face à ces phénomènes ; la résistance aux pesticides, au tout-automobile et à la société de consommation s'amplifia au cours des « années 1968 » (p. 319)⁸. Elle connut néanmoins un reflux dès la fin de cette décennie. Peut-être cette inflexion justifie-t-elle le choix des auteurs de s'arrêter en 1973, alors qu'ils achèvent le livre sur le constat d'une continuation des dynamiques d'intoxication généralisée après cette date. Les auteurs expliquent aussi ce choix chronologique par l'ampleur des pollutions émises au cours des 40 dernières années (p. 328) et par une interrogation sur l'émergence d'un nouveau cycle, qualifié de « troisième révolution industrielle » et/ou de « société post-industrielle » (p. 329)⁹.

À l'issue de ce récit couvrant près de 3 siècles d'histoire des pollutions, l'intérêt de placer le regard à l'échelle mondiale apparaît clairement. La présentation des diverses situations démontre l'existence d'une séquence chronologique et de dynamiques historiques communes à tous les continents. Néanmoins ces phénomènes connaissent des chronologies, des formes et des conséquences hétérogènes. Par conséquent la focalisation sur un seul territoire, comme la France ou même l'Europe occidentale, ne peut suffire à rendre compte de la complexité des processus à l'œuvre. Cette diversité des configurations environnementales nous rappelle la diversité des « possibles » historiques.

Cette diversité est cohérente avec la thèse que les auteurs explorent dans l'ouvrage : la « contamination du monde », ou la mondialisation des pollutions à l'âge industriel, ne fut pas un processus inéluctable. En tant que fait politique et social, elle ne peut être considérée comme le fruit d'un déterminisme matériel, mais doit au contraire être envisagée comme le résultat de rapports de force et de choix collectifs. Comme tout processus historique, il aurait donc pu en être autrement. Les auteurs soulignent d'ailleurs tout au long du livre les résistances à la « contamination du monde » et le caractère non-linéaire de cette histoire, faite d'allers-retours, de conflits, de doutes. Ils montrent que ce processus a été par moments et par endroits ralenti, entravé, voire supprimé. C'est sous cet angle que le propos des deux auteurs n'apparaît pas seulement factuel et scientifique. Cette démonstration historiographique tend en effet à nous suggérer qu'aujourd'hui encore, face aux défis environnementaux colossaux qui se posent à nous,

⁷ C. Bonneuil, C. Pessis, S. Topçu (dir.), *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, Paris, 2013.

⁸ Geneviève Dreyfus-Armand (dir.), Franck Robert (dir.), Marie-Françoise Levy (dir.), *Années 1968 : le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2008.

⁹ Voir notamment Daniel Cohen, *Trois leçons sur la société post-industrielle*, Paris, Seuil, 2016 et Jeremy Rifkin, *La Troisième Révolution Industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2012.

nous avons le choix. Si certains dommages sont irréversibles, nous pouvons néanmoins rompre avec les choix économiques, politiques et culturels qui en ont été la cause.

Publié dans laviedesidees.fr, le 9 mars 2018.